

## PAGE DES JEUNES

### La Méditation

Beaucoup de nos Jeunes font, chaque matin, une courte méditation. C'est, nous l'avons dit, le « coup de soufflet », qui ranime le feu divin allumé dans leurs âmes pendant la retraite annuelle.

Quelques-uns n'ont pas encore l'habitude de cette pratique. Pourquoi ? Elles n'osent pas, me dit-on. C'est peut-être le *mot* qui les effraie ? La *chose* est pourtant bien simple, et, en réalité, leur est très familière.

Qu'est-ce, en effet, qu'une méditation ? Un petit travail d'esprit, de cœur et de volonté : un peu de réflexion, qui fait naître un bon sentiment et une généreuse résolution. Or, quelle est celle de nos Jeunes qui n'en est pas capable ? Quelle est celle qui, chaque jour, ne médite pas sur des sujets plus ou moins profanes, y appliquant tour à tour son esprit, son cœur, sa volonté ?

Les exemples abondent. N'en citons qu'un seul. S'il est un sujet qui préoccupe beaucoup, parfois trop, les jeunes filles à l'heure actuelle, c'est assurément le mariage. Voici donc qu'un parti se présente... Vite l'esprit s'empare de l'idée, *réfléchit*, cherche les raisons pour et contre..., surtout les premières ; il les tourne, retourne ; il les pèse..., pas toujours assez ; c'est le premier élément de la méditation ; — vite aussi, et souvent trop vite, le cœur s'émeut ; né de la réflexion, le sentiment la rend elle-même plus active ; il pousse aussi à interroger qui peut renseigner, à *prier* qui peut aider... ; c'est le second élément de la méditation ; — et voici le troisième, qui suit sans tarder : la *résolution*, d'où dépendra la vie, le bonheur... ici-bas et dans l'éternité !

Eh bien ! la méditation spirituelle n'est pas autre chose que l'application de ce procédé à un sujet d'ordre religieux : salut, péché... humilité, douceur... nécessité de la retraite, etc... Prenons ce dernier point, comme exemple.

Après vous être mise en la présence de Dieu, vous réfléchissez aux avantages d'ordre général, que nous avons signalés dans la *Page* de janvier ; vous songez aux motifs particuliers que vous avez, vous, de faire une retraite ; s'il se présente des objections, vous tâchez de les résoudre... ; vous priez Dieu de vous y aider, de vous éclairer, de vous montrer nettement le devoir, de vous en donner le désir, le goût... ; la grâce aidant, votre cœur s'échauffe ; vous prenez la *résolution* de faire tout votre possible pour assister à une retraite... vous remerciez le Bon Dieu de la

décision prise, vous lui demandez le courage de la mettre à exécution. — Voilà ; c'est simple.

Il y a des difficultés ? Sans doute ; mais, on n'a rien sans peine, n'est-ce pas ? « On ne va au ciel, disait Louis Veuillot, qu'avec un caillou dans son soulier. » — Des difficultés ? Nous en reparlerons. Aujourd'hui, qu'il nous suffise d'avoir constaté que la méditation est à la portée de toutes les bonnes volontés, et donc de toutes nos Jeunes !

R. P. BREHIER.

### La Messe

#### Notes liturgiques

De nos jours, la Messe est célébrée dans toutes nos églises suivant le *rite romain*. Les cérémonies, qui le composent, furent définitivement choisies, en 1570, par le pape Pie V.

Beaucoup de *rubriques*, c'est-à-dire, de règles établies par l'Eglise, qui furent en usage avant cette date, n'existent plus actuellement dans la Messe basse. Mais, on en retrouve les traces soit dans la grand'Messe, soit dans la Messe de l'Evêque, soit dans celle que le Pape dit solennellement trois fois par an, soit enfin dans les rites particuliers de certains ordres religieux.

En voici quelques exemples :

A la Grand'Messe, après l'Offertoire, le sous-diacre prend la patène et l'emporte, recouverte d'un grand voile, au pied de l'autel, où il la tient jusqu'à la fin du *Pater*. Pourquoi ?

C'est en souvenir du temps où les fidèles offraient le pain et le vin sur la patène. Comme ces offrandes étaient considérables et que les hosties étaient plus grandes que maintenant, la patène devait leur être proportionnée. Mais, sa grandeur la rendait évidemment gênante sur l'autel ; et c'est pourquoi le sous-diacre l'enlevait et la gardait jusqu'au moment où le prêtre en avait de nouveau besoin.

Cette coutume de l'*offrande* dura près de mille ans. Pendant l'Offertoire, les fidèles apportaient non seulement du pain et du vin pour le sacrifice, mais encore du blé, de l'huile, du miel... pour l'entretien du clergé.

A la Messe d'ordination des nouveaux prêtres, le Pontifical romain prescrit à chacun d'eux d'offrir un cierge allumé : c'est un souvenir de cette ancienne coutume. Nous en trouvons aussi la trace, dans certaines régions, aux Messes de Première Communion solen-

nelle où les enfants présentent au célébrant un cierge allumé, et aux Messes d'enterrement où les assistants viennent apporter une légère offrande.

Voici enfin un rite qui est encore en usage à la Messe solennelle du Pape, mais qui est interdit aux prêtres et même aux évêques :

Jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, les fidèles recevaient la Sainte Communion sous les deux espèces. A partir du Concile de Constance, 1414, ce privilège fut réservé au seul célébrant.

Avant cette restriction, on se servait d'autres calices pour faire participer les fidèles à la réception du Précieux Sang. C'est le diacre qui le distribuait et le communicant buvait au calice à l'aide d'un chalumeau.

Maintenant, aux trois fêtes de Noël, de Pâques, de saint Pierre et saint Paul, quand le Pape célèbre la Messe sur le tombeau des apôtres, le diacre et le sous-diacre ont le privilège de participer au Précieux Sang.

(A Suivre.)

---

## Tan-Fé-Pah

---

A la devanture d'un joaillier, d'où débordent les nappes lumineuses, en dépit de la crise du charbon, un rassemblement s'est formé.

Des fusées de rires amusés jaillissent, tandis que les propos s'entrecroisent.

— Parfait ! Bravo ! Ça, c'est trouvé !

— Malin, va, l'inventeur ! Sa fortune est faite !

Intrigué, vous vous approchez pour interroger et pour examiner. Alors, une vraie déception mêlée de tristesse étreint le cœur.

L'objet de cet intérêt, de ces approbations, c'est... une breloque-fétiche, en argent dûment contrôlé, ou en simple métal, voire même en or, si vous voulez.

Pour que tous soient contents, le choix est complet.

Au-dessous du disgracieux bouddha recroquevillé, porte-bonheur d'actualité, une mention explicative va tout préciser.

*Tan-Fé-Pah*

*Fils du Soleil — Père du Système.*

Est-ce donc là le dernier cri du jour, le *nee plus ultra* de l'esprit moderne, le thermomètre de la température morale d'après-guerre ?

Tan-Fé-Pah ! (t'en fais pas !) Voilà le mot d'ordre qu'on oserait mettre à la mode, après que 1.500.000 Français ont donné leur vie pour faire vivre la Patrie !

T'en fais pas ! Est-ce la devise susceptible de tenter un être qui conserve un peu de no-

blesse au cœur, en même temps qu'un peu d'idéal ?

— Permettez ! diront quelques bons apôtres du moindre effort et de la vie facile. C'est avec une boutade du même style, faite d'héroïque insouciance, que nos soldats, hier, ont su tenir jusqu'au dernier quart d'heure.

— Très bien ! mais dites-moi : il n'y a, je crois, que sept notes en musique. Chacune d'elles est susceptible de devenir un élément d'harmonie ou de cacophonie, selon que l'artiste ou le profane vont chercher à les faire vibrer.

Elles n'ont de valeur que dans la mesure où le compositeur et l'exécutant savent les grouper dans la délicate et savante harmonie d'un accord parfait.

Il en est de même de certaines locutions.

Elles perdent toute leur saveur et leur raison d'être, lorsque le cadre a changé par suite des circonstances modifiant du tout au tout l'attitude à garder.

Au fond de l'abri très précaire hâtivement creusé, le soldat cherchait, dans une insouciance relative et provisoire, comme un tremplin de vaillance pour l'heure très âpre du bombardement et de l'attaque.

C'était maintenir l'équilibre, par une détente nécessaire, pour ne pas harasser à l'excès la pauvre nature très rudement traitée.

C'était, si vous voulez, une sorte de dissonance hardie, qui ne heurtait personne et tenait bien sa place dans le concert d'ensemble.

Aujourd'hui, le devoir formel reste toujours le même : **SERVIR**.

Le cours normal de la vie, dans la paix reconquise, doit reprendre par le labeur de tous et non par la paresse plus ou moins glorifiée.

Rejetons donc tout d'abord, dans un dédain qui s'impose, la breloque synonyme d'égoïsme autant que de superstition, qui n'est point à sa place sur un cœur de Française, moins encore de chrétienne ; et puis, contre la lâcheté et contre le laisser-aller général, réagissons.

Oh ! la pittoresque expression que celle de *Réactionnaire*. Elle vous a un souffle chevaleresque, auquel, peut-être, jusqu'ici, vous n'aviez pas songé.

*Réaction !* Qu'est-ce à dire ?

Action d'un être qui se ressaisit pour repousser avec virilité une influence qu'il a reconnue mauvaise.

Ce bon Larousse, parfois subversif, peut ajouter : action d'un parti qui s'oppose au progrès et qui veut faire revivre les choses du passé. Rassurons-nous. Le Progrès consiste avant tout dans un mouvement de marche morale ascendante des individus comme des nations. C'est nous qui sommes dans le vrai lorsque, jeunes filles françaises et chrétiennes, nous voulons **RÉAGIR** contre toute atteinte aux traditions d'honneur, de noblesse, de dévouement dont nous sommes héritières.

Réagir contre la vague de mollesse qui déprime.

Réagir contre les modes païennes des déshabillés indécents et des bals provocants qui marquent la décadence d'un peuple.

Réagir contre la course affolée à la jouissance immédiate qui oblitère la conscience et supprime le Devoir.

Réagir par plus d'honnêteté et d'application dans le travail.

Réagir par plus de modestie chrétienne et de retenue de bon aloi.

Réagir par le don de soi désintéressé en famille, comme dans les œuvres religieuses ou sociales qui attendent notre collaboration et réclament notre concours.

Ce n'est point au néant que nous promet l'horrible Tan-Fé-Pah que tend notre âme assoiffée de beauté, autant que d'immortalité.

Dieu et la France nous ont donné mieux que cela.

Que le bijou à la mode soit de préférence le suave et énergique profil de la vierge lorraine que 1920 va placer sur les autels.

Et pour mot d'ordre : SERVIR ! *Utiliser sa vie, pour avoir le droit de vivre, aujourd'hui dans l'effort, et plus tard dans la gloire.*

A. DE CHATEAUROCHER.

## « Ouvrières de la beauté du monde »

(Suite.)

Un mois plus tard, comme il avait été convenu, je suis revenu parler *travail* avec le petit frère.

— Tu sais, j'y ai pensé, repensé, j'ai observé, noté, expérimenté, c'est vrai nous pouvons toutes travailler à la beauté du monde... mais plus ou moins, suivant nos situations différentes, et cela me peine. J'aurais voulu que chaque jeune fille de France, ou d'ailleurs (j'ai l'esprit catholique) puisse donner un maximum. Tiens ! vois-tu le rêve ! toutes tellement intelligentes et instruites que nous pourrions toutes être bachelières, licenciées... vois-tu comme nous élèverions bien nos fils !...

Ma tirade convaincue eut un succès de fou rire... Habitée à ce genre de triomphe, j'attendis sans m'émouvoir.

— Reprenons de plus haut encore que tes aspirations pourtant élevées, me dit mon professeur calmé de son hilarité. Nous avions convenu, si tu t'en souviens, la dernière fois que la beauté actuelle du monde, c'est que *tout* s'y passe avec « ordre, poids et mesure »...

— Je m'en souviens.

— Maintenant, sans nous tendre l'esprit, comparons la vie du monde à la vie d'un homme, c'est permis ; n'est-il pas dit quelque

part, et c'est beau : « Devant Dieu, une âme est comme un peuple et un peuple est comme une âme ! »... Eh bien, en toi-même, combien reconnais-tu d'aptitudes différentes ou, si tu veux, de sortes de vies ! N'as-tu qu'une vie physique ?

— Oh ! et la vie de mon âme !...

— Ne saute pas si fort sur ta chaise, ce n'est pas une injure... si tu n'es pas un corps sans âme, ce dont je te félicite, tu n'es pas non plus une âme sans corps !...

— C'est évident ; mais où veux-tu en venir ?

— Là : que tout homme a en lui trois sortes d'aptitudes qui répondent aux trois sortes de vies que Dieu l'appelle à mener : physique, intellectuelle et morale.

La vie physique ou matérielle fournit à l'intelligence son support personnel, son piédestal si tu veux (on n'a pas encore vu sur la terre, d'intelligence, si transcendante soit-elle, se promener sans être unie à un corps) ; puis, les matériaux à employer, les forces à utiliser pour réaliser l'œuvre, l'action qu'elle conçoit. La vie matérielle et la vie intellectuelle sont donc pratiquement inséparables l'une de l'autre, mais elles n'auraient aucun sens réel sans la vie morale qui indique à l'intelligence ce que doit être le terme prochain de son activité en ce monde, c'est-à-dire : le bien, pour parvenir au terme éternel pour lequel nous avons été créés, c'est-à-dire : la béatitude.

— Je comprends, l'horizon s'ouvre ; pour répondre à ces trois vies, le travail de chacune de nous doit être triple : manuel, intellectuel et moral.

— Tu y es... et avec ton rêve du seul travail intellectuel, tu vois le beau désordre que tu introduisais dans la vie du monde. Tiens, un exemple : tu voulais faire en grand ce que tu ferais en petit si tu continuais à causer avec moi seulement quarante-huit heures, sans prendre aucune nourriture, sans dormir, sans but utile, pour le seul plaisir de causer... Tu verrais, le lendemain, à l'aube, ta jolie migraine, ta charmante humeur et le désordre qui en résulterait à la maison...

— Oui, et je comprends mieux maintenant pourquoi la Providence, qui veille sur son œuvre, nous a tous répartis, hommes et femmes, dans des situations différentes... ; il faut que les travaux nécessaires à la vie du monde, se fassent ensemble, concourant chacun à sa beauté harmonieuse.

— Dans cet ordre d'idées qui n'est pas le seul que nous devons pourtant envisager, entrons plus avant dans la question. Pour réaliser une œuvre en perfection, il faut des spécialistes... ; eh bien, le bon Dieu a trois grands ordres de spécialistes...

Il y a et il y aura toujours des spécialistes de la vie morale : prêtres, religieuses, dont la seule occupation, à travers toutes les autres, doit être de réaliser, autant qu'il est possible à l'homme, la beauté et la bonté surnaturelle

sur la terre; ils sont faits pour aider au bien sous toutes ses formes et entretenir chez les autres le goût de l'éternité et de la beauté pour lesquelles ils sont créés.

Il y a et il y aura toujours des spécialistes de la vie matérielle : laboureurs, commerçants, ouvriers, ouvrières... et tous sont ouvriers nécessaires, absolument nécessaires de la conservation, du perfectionnement matériel et industriel du monde..., donc de sa beauté sous une autre forme aussi, je pense !...

Enfin, il y a et il y aura toujours des spécialistes de la vie intellectuelle : des savants, des savantes qui facilitent et embellissent les conditions d'existence de l'humanité par les progrès qu'ils font faire aux sciences et aux arts...; des professeurs, hommes ou femmes, travaillant ferme, travaillant dur pour ensuite éclairer les autres, les aider dans le développement de leurs facultés.

— Attends, mes idées se précisent..., chacune de nous, à sa place providentielle, est en passe de devenir ouvrière spécialiste d'une des trois beautés du monde, mais n'est-elle que cela ? Il me semble qu'elle est plus encore parce que dans le monde des hommes comme dans un homme, il ne peut pas, ou en tous les cas il ne doit pas y avoir de cloisons étanches entre les trois genres de travail, les trois aptitudes...; et pour être, à ma place, une bonne ouvrière, ne dois-je pas me façonner aussi complètement que je le puis?... chaque travail ne demande-t-il pas le concours de tout moi-même... pour être justement réalisé en perfection.

— Bravo !... tu es au noeud de la question...

Ce qui agit à l'extérieur, ce qui travaille dans le monde, ce sont des individus, des personnes — chacune de ces personnes, pour être complète, pour arriver à « sa plénitude d'être », suivant un terme très beau, mais généralement mal compris, doit développer en elle les trois vies, dans leur ordre hiérarchique, et pour cela accomplir le triple travail : moral, intellectuel et manuel... : personne ne peut se dispenser de l'un ou de l'autre... ensuite, en agissant dans sa partie spéciale, agissant avec tout elle-même, elle donnera à son travail spécial la perfection extérieure et la perfection intérieure, un but prochain et un but éternel, elle sera vraiment ouvrière de la beauté du monde.

— Je suis absolument de ton avis ; mais, pratiquement, ce triple travail individuel est-il possible, étant données nos situations différentes ou, si tu veux, nos spécialisations extérieures nécessaires ?...

A bout de souffle, et peut-être aussi de réflexions, mon professeur se prit la tête... me dit : « Du moment qu'il est utile à un plus grand bien et conforme à notre nature, il est réalisable ; mais si tu permets, nous finirons d'en parler la prochaine fois.

(A suivre.)

UNE OUVRIÈRE.

## UN CONVAINCU

(Saint-Sulpice, Dimanche 4 Janvier)

De vingt-trois à vingt-cinq ans, un regard clair et droit d'ouvrier parisien, la carrure large, l'apparence solide, paisible, les cheveux blonds, coupés en brosse donnant à la physiologie quelque chose d'énergique, de militaire qu'on ne rencontre guère plus « dans le civil »... Le pas aussi, d'ailleurs, est celui d'un petit fantassin, et c'est de ce pas rapide, décidé, que dimanche dernier, le brave garçon dont je vous parle, a traversé la chapelle du Sacré-Cœur de l'église Saint-Sulpice pour venir s'agenouiller sur le prie-Dieu du milieu, juste devant la grande statue de marbre blanc, et presque à la toucher.

Délibérément, il a posé son chapeau à côté de lui, par terre, déroulé un tour de son long cache-nez gris, tiré son chapelet de sa poche, et commencé à le dire à mi-voix... pas plus gêné que ça des trois ou quatre personnes qui étaient dans la même chapelle.

Bientôt, un prêtre qui « devait avoir le mot », est arrivé à son tour et est entré dans le confessionnal... Notre petit ouvrier s'est levé, a tranquillement passé son chapelet sur l'accoudoir de son prie-Dieu et laissé son chapeau sur le pavé (évidemment, il ne doute pas de l'honnêteté de ceux qui hantent la maison du Seigneur). Il a pris cependant une autre sécurité : se penchant à droite, il a regardé si personne n'était entré de ce côté du confessionnal... Rassuré sur ce point, il a délibérément pris possession du côté gauche.

De ma place, je me permettais de surveiller discrètement le chapeau et le chapelet ;... ainsi ai-je vu revenir leur légitime propriétaire... Je n'oublierai jamais, je crois, l'acte de contrition que j'ai alors entendu adresser au Sacré-Cœur. Tout droit sur son prie-Dieu, la tête levée, loyale et simple, le brave garçon cherchait des yeux le regard miséricordieux et gravement doux de notre Seigneur. L'acte fini, il saisit les litanies jaunies, et, à mi-voix toujours, lent et appliqué, il les lut sans omettre un mot.

Celles-ci achevées, il regarda longuement une dernière fois, le Sacré-Cœur, rentra le chapelet dans sa poche, et tourna sur ses talons. Je le suivais d'un regard reconnaissant pour l'exemple qu'il venait de me donner, mais il n'avait pas encore fini ses prières. Résolu, il se posa devant la première station du chemin de Croix, laissa tomber le chapeau à sa place décidément habituelle, dans la poussière, fit une de ces genuflexions à fond où on entend presque sonner les genoux sur les dalles ; puis, croisant les bras, il regarda le premier tableau, attentif avec ce regard intelligent et grave de quelqu'un qui comprend...

Quand je suis partie, le petit ouvrier parisien, qui sans doute avait fait la guerre, en était à la troisième station ; l'air de plus en plus pénétré, il lisait, voyait : « Jésus tombe pour la première fois. »

UNE PAROISSIENNE DE SAINT-SULPICE.